

## Recherches sociographiques



Rémi SAVARD, *Contes indiens de la Basse-Côte-Nord du Saint-Laurent*

Richard Dominique

Volume 22, Number 2, 1981

La ville de Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/055944ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/055944ar>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

### ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Dominique, R. (1981). Review of [Rémi SAVARD, *Contes indiens de la Basse-Côte-Nord du Saint-Laurent*]. *Recherches sociographiques*, 22(2), 292–293. <https://doi.org/10.7202/055944ar>

---

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1981

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

---

**é**rudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

De La Marauière, naufragé de l'Éléphant en 1729, de Peter Kalm, naturaliste suédois en visite dans Charlevoix en 1749, du notaire Antoine Crespin qui entreprend une équipée vers Baie-Saint-Paul en 1768, et enfin du voyage du major James Thomson qui parcourt Charlevoix en mai 1780.

L'auteur traite sans prétention ce sujet original. Il le fait dans un style dépouillé, scolaire, un peu terne et parfois moralisateur, surtout lorsqu'il porte des jugements sur le tourisme et le voyageur du XX<sup>e</sup> siècle. L'ouvrage, quoique bien documenté, manque de rigueur. L'auteur oublie parfois de circonscrire l'espace-temps, ou bien d'identifier des personnages ; des situations et des mots se répètent souvent. Mais il ne faut pas juger ce volume à l'aune de la scientificité. Boily, un humaniste dans la tradition du XIX<sup>e</sup> siècle, écrit pour son plaisir. Aussi, cet ouvrage, agrémenté de reproductions d'ex-voto, de cartes, de gravures et de dessins, nous guide-t-il sûrement dans ce Charlevoix du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Céline CYR

*Dictionnaire biographique du Canada,  
Université Laval.*

Rémi SAVARD, *Contes indiens de la Basse-Côte-Nord du Saint-Laurent*, Ottawa, Musée national de l'Homme, Service canadien d'ethnologie, 1979, 99p. (« Mercure », 51.)

Rémi Savard édite dans cet ouvrage la traduction de quatorze contes (atenogan) montagnais recueillis auprès de François Bellefleur et Pierre Peters entre mai 1970 et juin 1975. Cette collection s'accompagne de quatre-vingt-trois notes qui, sans trop alourdir le dossier, veulent apporter un éclairage ethnologique aux récits. Bien que plusieurs de ces contes soient déjà connus d'un certain public et aient déjà fait l'objet d'analyse et de publication de la part de Rémi Savard, ce sont des variantes inédites qui nous sont présentées ici. Ceci peut apporter un intérêt certain pour ceux ou celles qui travaillent dans le domaine de la tradition orale amérindienne.

L'auteur-éditeur résume son intervention dans ce dossier à une présentation et à la formulation des quatre-vingt-trois notes mises en annexe des contes. Dans sa présentation, Rémi Savard nous situe géographiquement les villages de La Romaine et de Saint-Augustin, nous présente les conteurs et le contexte méthodologique de l'enregistrement, nous indique la profondeur historique à laquelle se rattachent ces conteurs, tout en nous signalant la spécificité de chacun. C'est ainsi que François Bellefleur « ne manquera pas de frapper le connaisseur par ses affinités précises avec celui des Montagnais rencontré par le jésuite Le Jeune au début du 17<sup>e</sup> siècle ». Tandis que Pierre Peters représente davantage « une nouvelle vague » de la tradition orale montagnaise, puisqu'en utilisant les structures narratives traditionnelles il analyse la situation de contact. (Voir contes 13 et 14.) Par la suite, l'auteur nous signale que cette collection de contes s'ajoute comme preuve supplémentaire à la vaste démonstration lévi-straussienne, à savoir le pan-indianisme des mythologies indiennes des deux Amériques.

Les notes en annexe des contes permettent au lecteur d'avoir des indications historiques, ethnographiques, méthodologiques et sémantiques. L'auteur ne veut pas, autant que possible, alourdir la collection d'éléments analytiques, ce qui fait du dossier beaucoup plus un document de travail qu'un produit fini d'une étude sur la tradition orale montagnaise.

D'une façon critique, on peut dire que le profane ne se retrouve guère puisque cette publication s'adresse à un public spécialisé, et que le spécialiste reste sur son appétit du fait qu'il s'attend à des résultats de travaux qui ont rapport aux disciplines pour lesquelles le Musée national de l'Homme est responsable. L'ouvrage se situe entre le profane et le spécialiste et aurait pu, tout en privilégiant un public (soit le public en général ou les académiques), devenir un produit de qualité

supérieure. Tel que présenté, *Contes indiens de la Basse-Côte-Nord du Saint-Laurent* demeure un manuscrit avec un potentiel, et qui ne demande qu'à être mis en valeur.

Richard DOMINIQUE

*Service d'archéologie,  
Ministère des affaires culturelles.*

Jean-Pierre DUQUETTE, *Fernand Leduc*, Montréal, Hurtubise HMH, 1980, 156p. (« Cahiers du Québec : arts d'aujourd'hui ».)

Jean-Pierre Duquette, professeur de littérature à l'Université McGill, se propose dans une étude de 156 pages de « définir et préciser la place essentielle qu'occupe Fernand Leduc dans l'évolution de la peinture du XX<sup>e</sup> siècle au Québec ». Il y a dans cette ambition deux aspects qui retiennent mon attention : d'une part le personnage, le peintre vivant dans un contexte social donné, dans une suite d'événements ; d'autre part, l'œuvre peinte qui se présente aujourd'hui indépendante de son auteur, à l'intérieur d'une suite d'objets d'art.

Il est clair que l'auteur s'est plus particulièrement attardé à décrire le personnage : son milieu social, son éducation, les rapports qu'il a entretenus avec ses contemporains, principalement avec le groupe des Automatistes, Borduas en tête. À partir de 1947, Fernand Leduc séjournera sporadiquement tantôt en France, tantôt au Canada ; chacun de ces séjours sera ponctué d'expositions. Ceci constitue autour de Leduc la « petite histoire » qui est une sorte de biographie de l'artiste. Jean-Pierre Duquette l'a bien faite, d'autant plus qu'il est professeur de littérature. Cet aspect de l'ouvrage nous permet de situer l'artiste en tant que peintre dans le contexte des années 1940 et 1950, années où Leduc fut présent sur la scène montréalaise. Quant aux années passées en Europe, nous sortons peu de l'atelier du peintre ; il est plus difficile de le situer par rapport à l'ensemble de la production française. En Europe, Leduc semble être un exilé coupé à la fois de son milieu d'origine et de sa patrie d'adoption.

Sur l'œuvre elle-même, Duquette nous donne un bien faible éclairage. Il utilise pour en parler quelques critiques parues lors d'expositions, des descriptions sommaires, des commentaires venant de l'artiste lui-même. La critique dans ce domaine étant souvent démunie, de même que l'auteur, dont la compétence ne semble pas être l'analyse de tableaux, les propos les plus éclairants sont amenés par Leduc lui-même qui, en plus d'être peintre, est professeur de peinture. Par conséquent, tout au long de son étude Duquette demeure un chroniqueur de la vie et de l'œuvre de Leduc. Il parle peu de la structure spatiale des tableaux, comment elle se transforme d'année en année, quel est le lien structurel qui établit la filiation entre les tableaux. L'œuvre accompagne les événements de la vie de l'artiste un peu comme les batailles accompagnent celle d'un conquérant. Or ce n'est pas Leduc Leconquérant qui attire mon attention mais ce sont les images dont il est l'auteur.

Au moment où il est devenu à la mode d'écrire sur les artistes québécois, comme si la société québécoise — du moins une partie de cette société — sentait la nécessité de se fabriquer une histoire de l'art, je déplore le fait que l'on s'attache à faire d'abord la biographie des artistes avant de faire l'analyse de leurs œuvres. Cela s'explique par un manque de compétence, dans le domaine des arts visuels, à lire et à analyser les œuvres. Ne pouvant les regarder comme des objets autonomes ayant leur propre structure de sens, nous sommes à la merci des schémas, des modèles historiques qui ont été inventés par des cultures voisines. Ainsi nous construisons notre histoire de l'art, et même notre art, sur des modèles qui nous sont étrangers. C'est ce qui me fait trouver l'art québécois et son histoire si peu originaux.

Pierre HAMELIN

*École des arts visuels,  
Université Laval.*